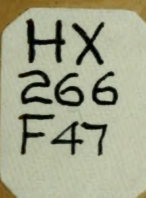


Évolution Économique et Évolution Sociale.
Ferri
1901



Publications du Groupe des Etudiants Collectivistes de Paris — N° 9

ÉVOLUTION ÉCONOMIQUE

ET

ÉVOLUTION SOCIALE

PAR

Enrico FERRI

Conférence publique, organisée par le Groupe des Etudiants Collectivistes de Paris, le 19 janvier 1900, à l'Hôtel des Sociétés savantes.

Prix : 25 centimes

PARIS
LIBRAIRIE G. JACQUES & Cie
1, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 1
1901

GROUPE DES ÉTUDIANTS COLLECTIVISTES DE PARIS

Fondé en 1893

SIÈGE SOCIAL : 23, rue de Pontoise

Le Groupe des Etudiants Collectivistes de Paris, fondé en 1893, a, depuis sa fondation, pris l'initiative de toutes les manifestations qui ont groupés les étudiants socialistes des Universités de Paris : il est sans contredit, à l'heure actuelle, le foyer le plus puissant des idées nouvelles au Quartier Latin.

Ouvert à tous les étudiants et anciens étudiants qui acceptent les programmes définis dans les congrès nationaux et internationaux, il se réunit tous les vendredis soir à son siège social pour causeries, discussions, élaborations d'articles et de brochures.

Il est en relations avec les groupes des étudiants socialistes de Lyon, Montpellier, Lille, Toulouse, Nancy, Bruxelles, Liège, Berlin, Genève, Zurich, Rome, Edimbourg, New-York et Chicago, et s'associe à toutes les manifestations de l'action socialiste nationale et internationale.

Le Groupe des Etudiants Collectivistes organise à l'hôtel de Sociétés savantes ou à la Salle d'Arras du grandes conférenees théoriques, avec le concours des plus éminents représentants du socialisme international.

Principales Conférences organisées par le Groupe au Quartier Latin

Jean JAURÈS.............. **Le Matérialisme économique.**
Emile VANDERVELDE... **Le Socialisme en Belgique.**
Jean JAURÈS.............. **L'Idéalisme de l'histoire.**
Paul LAFARGUE......... **L'Idéalisme et le Matérialisme dans la conception de l'histoire** (Rép. à Jaurès).
Gabriel DEVILLE......... **L'Etat et le Socialisme.**
Marcel SEMBAT......... **Herbert Spencer et la Méthode sociologique.**
A. MILLERAND........... **L'Evolution socialiste.**
Jean ALLEMANE......... **La Grève générale et la Conquête des pouvoirs publics.**
Bernard LAZARE........ **Fédéralisme et Révolution.**
Emile VANDERVELDE... **Le Cinquantenaire du Manifeste du parti communiste**
A. COSTA.................. **Le Socialisme en Italie.**
Emile VANDERVELDE.... **Les Villes Tentaculaires.**
Louis de BROUCKÈRE... **Le Socialisme et les Travailleurs intellectuels.**
FRANCIS DE PRESSENSÉ.. **L'Angleterre et le Transvaal.**
Enrico FERRI............. **Evolution économique et Evolution sociale.**
Jean JAURÈS.............. **Bernstein et l'Evolution de la méthode socialiste.**
Emile VANDERVELDE.... **Socialisme et Collectivisme.**
Gaston MOCH............ **La suppression des armées permanentes et l'organisation des milices.**
V. AUCAGNEUR........... **L'Enseignement clérical et le Socialisme.**
E. ANSEELE................ **Socialisme et Coopération.**

Publications du Groupe des Etudiants Collectivistes de Paris — N° 9

ÉVOLUTION ÉCONOMIQUE

ET

ÉVOLUTION SOCIALE

PAR

Enrico FERRI

onférence publique, organisée par le Groupe des Etudiants Collectivistes de Paris, le 19 janvier 1900, à l'Hôtel des Sociétés savantes.

Prix : 25 centimes

PARIS
LIBRAIRIE G. JACQUES & Cie
1, Rue Casimir-Delavigne, 1 (6e Arr.)
1901

Evolution économique et Evolution sociale [1]

Citoyens,

J'ai accepté avec beaucoup de plaisir l'invitation du Groupe des Etudiants Collectivistes pour une conférence de socialisme scientifique, d'abord parce que j'avais gardé bon souvenir de l'accueil qui avait été fait à la conférence que j'ai donnée sur la même invitation il y a deux ans, et puis, n'est-ce pas, parce que chacun suit sa destinée : moi, je suis la mienne, c'est-à-dire que j'ai beaucoup étudié dans ma jeunesse, et maintenant j'aime à répandre les idées qui ont germé dans mon cerveau, car je crois qu'il est toujours utile de faire de la propagande intellectuelle et morale parmi les hommes ; je crois qu'il n'y a pas d'acide corrosif plus fort vis-à-vis de l'avenir de l'humanité que l'isolement, non pas seulement physique, mais moral et intellectuel, d'homme à homme.

Je vais donc vous dire le plus rapidement que je pourrai un certain nombre d'idées sur ce sujet très vaste et très complexe de l'évolution économique dans ses rapports avec l'évolution sociale, sujet dont on discute beaucoup depuis quelque temps sur le terrain scientifique, sur le terrain pratique et même sur le terrain politique.

Quels sont les rapports entre l'évolution économique de l'humanité dans son ensemble, ou pour être plus positif, pour chaque groupe collectif humain, pour chaque société, quels sont les rapports entre son évolution économique et l'évolution entière, intégrale du même groupe ? Problème qui à la fin

(1) Conférence faite à l'*Hôtel des Sociétés Savantes,* le 19 janvier, sous la présidence du citoyen E. Fournière, et sous les auspices du *Groupe des Etudiants Collectivistes.*

de notre siècle a pris une importance plus grande parce qu'il coïncidait avec cette crise morale qui a commencé vers la moitié de notre siècle et dans laquelle nous vivons toujours, crise morale indéniable et qui résulte du choc entre les règles de la morale traditionnelle (avec des sanctions religieuses plus ou moins conscientes) et les découvertes scientifiques que la méthode expérimentale et d'observation a apportées dans tous les ordres du savoir humain. Eh bien, quelle est la part de ces progrès scientifiques, non comme connaissance technique de telle ou telle découverte physique, physiologique, sociologique, etc., mais plutôt comme orientatiou, polarisation générale de l'intelligence et de la conscience humaine, comme reflet dans la vie pratique et quotidienne de ces découvertes plus ou moins générales, plus ou moins techniques de la science expérimentale et d'observation ?

A ce point de vue, je crois qu'on peut réduire à trois les grandes découvertes scientifiques de notre siècle qui ont bouleversé notre conscience dans la façon de concevoir les rapports de chacun de nous avec notre prochain et avec l'univers entier.

La première découverte générale qui a eu le plus grand contre-coup à cet égard, est celle que Lavoisier a faite en France à propos de la matière, que von Mayer a faite en Allemagne vers la moitié de notre siècle, à propos de l'énergie, et Preyer, plus récemment, à propos de la vie elle-même, c'est-à-dire la découverte de ce qu'on appelle la conservation et la transformation de la matière et de la force. Rien ne se détruit, rien ne se crée ; voilà la grande

conclusion à laquelle est arrivé Lavoisier dans la chimie ; il a dit : pas un atome de matière ne se crée, pas un atome de matière ne se détruit, il n'y a que des transformations de matière, mais la quantité totale de matière est toujours la même ; c'est la loi de conservation de la matière.

Von Mayer, en 1846, a démontré la même loi existant pour l'énergie ou la force, qui est inséparable de la matière ; car la science expérimentale du XIXe siècle n'est ni matérialiste, ni spiritualiste : elle est positiviste, non pas dans le sens restreint de certaines écoles qui ont suivi la grande initiative scientifique d'Auguste Comte, mais positiviste dans le sens de la réalité positive que l'observation et l'expérimentation nous font connaître. Force et matière donc, inséparables, qui sont toujours les mêmes et qui seulement se transforment. Il suffit de voir dans un laboratoire de physique ce qu'on appelle la chaîne de Grove pour voir comment le mouvement mécanique peut se transformer en chaleur, la chaleur en lumière, la lumière en magnétisme, le magnétisme en électricité et revenir encore du mouvement, de la chaleur, etc. C'est une transformation perpétuelle, éternelle de la matière-force, sans qu'il y ait un atome de matière-force qui se crée ou qui se détruise.

Vous voyez alors que cette découverte a un contrecoup moral énorme, car la morale traditionnelle à laquelle nous étions habitués nous avait donné dans notre conscience ce qu'on appelle le concept créationniste : Dieu a créé l'univers, l'homme peut créer des œuvres de son génie et de son activité. C'était

en un mot le concept, le préjugé de créationnisme qui dans la science n'a aucune valeur, car on peut bien croire à Dieu, mais alors, c'est un élan du sentiment qui n'a rien à faire avec la science. La science dit : si vous croyez, croyez ; si vous ne croyez pas, cela m'est égal, car, les deux terrains de la science et de la croyance religieuse sont différents et séparés. C'est cependant ce préjugé créationniste qui, au point de vue scientifique, n'est pas admissible, qui se répand dans notre conscience politique lorsque nous voyons par exemple se répandre l'idée quo le salut d'une société peut provenir d'un homme, d'un génie, d'un despote ou d'un dictateur, qui pourrait créer ce qui n'existe pas dans les entrailles mêmes, dans les énergies morales, intellectuelles du peuple ; c'est encore là un préjugé créationniste qui doit disparaître ! *(Vifs applaudissements.)*

Voilà la première grande découverte scientifique qui a bouleversé nos théories mentales et morales : pas de créationnisme, mais formation naturelle de tout ce que l'homme peut connaître.

La deuxième grande découverte est celle de la cellule. Au point de vue biologique et physiologique, la découverte de la cellule, cette partie infinitésimale de la matière vivante, qui est l'élément irréductible de toute forme de vie organisée végétale, animale, humaine, a eu des contre-coups merveilleux et féconds, jusqu'aux découvertes de génie de Pasteur sur les microbes, etc. Mais, en dehors du champ technique de la biologie, la découverte de la cellule a donné l'idée que je pourrais appeler de l'anti-individualisme. Autrefois on croyait, en effet, que l'in-

dividu constitue la réalité absolue existant par elle-même, tandis que pour la collectivité, la société, on disait : c'est une abstraction de l'intelligence humaine, elle n'existe pas comme réalité ; l'individu seul est la réalité de la vie...

Eh bien, la découverte de la cellule nous a démontré que même l'individu vivant n'est pas une unité au point de vue absolu, mais que tout individu n'est qu'une fédération infinie d'une quantité innombrable de cellules, de sorte que tout individu n'est lui-même qu'une collectivité biologique ; c'est une collectivité qui a une personnalité propre, mais dont la vie résultante n'est que la somme et la conséquence des vies unitaires et élémentaires de chaque cellule qui composent cette individualité.

De sorte que l'individualisme a dû perdre au point de vue scientifique son absolutisme : il existe seulement un individualisme relatif. Il est évident que l'individu est une réalité qui sent et qui vit, et qu'il est une unité vis à vis de la société, mais vis à vis des origines de la vie, il n'est qu'une collectivité immense et presque infinie.

Cette deuxième découverte scientifique nous a donné un concept des rapports de l'homme avec les autres hommes, de l'homme avec la société, qui est tout à fait différent de l'idée et de la conception que nous avions lorsque existait le concept de l'individualisme absolu, concept qu'on ne pouvait corriger scientifiquement avant la découverte de la cellule.

La troisième découverte scientifique qui a eu, selon moi, un grand contre coup moral, intellectuel et social, est la découverte de la transformation des

espèces vivantes, végétales et animales, ce qu'on appelle communément le darwinisme, qui a eu et a, lui même, son évolution scientifique, ce qui est un exemple historique et scientifique à retenir. Charles Darwin, avec son fameux livre sur l'*Origine des Espèces,* a démontré que les espèces végétales et animales n'avaient pas été créées d'une façon absolue et immuable, comme on le croyait dans la morale et la philosophie traditionnelles; mais que toute espèce n'était que la résultante des variations de la matière organisée, suivant certaines lois que Darwin a établies, mais qu'il a établies d'une façon incomplète, car il n'y a pas de génie dans la science qui ait le monopole de la vérité absolue, immuable et qui ne puisse être corrigée ou complétée. Aussi y a-t-il ce qu'on appelle maintenant le néo-darwinisme, qui est la combinaison des idées scientifiques de Darwin avec celles de Lamarck. Darwin disait : les espèces vivantes se transforment par la loi de la sélection naturelle ; c'est-à-dire, il naît un plus grand nombre d'individus qu'il ne peut en vivre ; il y a une lutte pour l'existence ; les plus forts résistent, les plus faibles meurent, et voilà comment se transforment les espèces, parce que les plus forts transmettent héréditairement à leurs descendants les caractères qu'ils ont montrés dans la lutte pour l'existence, et alors il y a là une transformation perpétuelle des espèces.

Lamarck, lui, dans sa philosophie zoologique, insiste d'une façon absolue sur l'influence du milieu sur la matière organisée, milieu qui modifie les individus et les espèces. La théorie de Darwin, le

concept de la lutte pour l'existence, avait besoin d'être complétée par l'idée lamarckienne de l'influence du milieu sur la matière vivante.

De sorte que l'on arrive maintenant à cette grande découverte du transformisme biologique, qui a eu son contre-coup scientifique, moral et social dans le concept corrélatif qui en est la conséquence — le transformisme social.

Il est évident qu'une tribu de sauvages, une société barbare du moyen âge ou de continents peu civilisés actuellement, les sociétés civiles ne sont que des réalités vivantes, comme les espèces de la vie végétale et animale, et elles sont transformables et se transforment tous les jours, à chaque heure. Il faut abandonner l'idée qu'une société humaine soit créée d'une façon immuable sur un certain pivot ou dans certains rails déterminés, tandis qu'elle est toujours transformable. Toute société est aujourd'hui différente d'hier, et demain elle sera différente d'aujourd'hui.

Comme vous le voyez, il y a là un ensemble de découvertes scientifiques — conservation et transformation de la matière force, cellule, élément simple, irréductible de toute forme de la vie, transformation biologique et sociale — qui ont déterminé une crise morale dont nous souffrons, je peux bien le dire, à notre époque.

La morale traditionnelle était absolutiste ; elle donnait des règles qui prétendaient être des ancres inébranlables pour discipliner la conduite de l'homme ; il y avait l'absolu au delà de la vie et dans la vie même ; l'homme ne devait être que l'es-

clave de ces lois absolues de la morale. Cette morale traditionnelle choquait avec la réalité des choses, car, comme le disait Pascal, il n'y a aucune vérité, même morale, qui soit absolue et éternelle « et ce qui est vérité en deçà des Pyrénées n'est pas vérité au delà des Pyrénées ». En effet, pourrait on dire, par exemple, que tuer ses parents, c'est une abomination morale, au point de vue absolu ?... Non, car si vous allez à 2.000 lieues de distance de Paris, dans certaines îles de la Polynésie, vous trouverez que tuer ses parents, c'est au contraire le premier devoir du fils envers eux ; c'est à dire le même acte qui ici représente le maximum de la criminalité, de l'immoralité, à 2.000 lieues, sous un autre parallèle géographique, représente le premier devoir moral de chacun.

La morale absolue n'existe donc pas ; la morale change de parallèle à parallèle, de siècle à siècle, d'année même à année.

La première impression qu'on éprouve à cette constatation est une impression d'égarement moral ; on dit : mais, dans notre monde, il n'y a donc rien de solide, d'absolu, tout est variable, tout change... Voilà donc la science qui nous trouble, qui ne donne plus aucun criterium solide, éternel, absolu, qui sépare le bien et le mal, qui sépare ce qui est humain de ce qui est anti-humain...

C'est là une impression fausse, cependant, car il vaut mieux croire, n'est ce pas, que la moralité humaine est quelque chose de transformable au lieu d'être quelque chose d'immuable et d'absolu ; car si la morale, le droit, l'idée de justice, l'idée de liberté

et toutes les grandes idées directrices de l'humanité étaient immuables et éternelles. quel est le législateur qui pourrait dire : telle est la vérité morale. tel est le mensonge moral ; est-ce qu'il y a un Sinaï du haut duquel Moïse puisse venir imposer à toute une société telle ou telle vérité morale ? Non ! car tout homme né d'une femme ne peut pas prétendre avoir le monopole de la vérité absolue et immuable : il n'y a que des opinions et vous n'avez qu'à interroger les systèmes philosophiques de morale pour voir une prétendue morale absolue, éternelle et immuable se transformer en passant de cerveau à cerveau...

Et alors, moi, relativiste et positiviste, je suis bien plus satisfait que la morale soit une chose transformable, parce que je dis : la morale, le droit, la justice, la liberté, tout cela change, c'est-à-dire que nous avons donc sous nos énergies morales la possibilité de transformer et par conséquent d'améliorer la morale, le droit, la justice, et comme la morale, le droit et la justice d'aujourd'hui sont préférables à la morale et à la justice d'hier, nous avons la conscience et la foi inébranlable que la morale et la justice de demain seront meilleures que la morale et la justice d'aujourd'hui ! (*Nouveaux applaudissements.*)

Mais, le sentiment d'égarement moral était inévitable et vous voyez à notre fin de siècle qu'il y a un revirement vers le mysticisme même, dans le champ philosophique : c'est une crise morale qui se produit, c'est le mouvement de l'humanité qui ne comprend pas bien la science dans l'intégrité de sa valeur et de ses applications, qui a une sorte de crainte morale

et qui dit : Mais non, je veux revenir en arrière, m'ancrer à la morale traditionnelle, à cette morale mystique qui a l'au-delà de la vie humaine comme prétendue règle de salut...

Mais, le monde ne va pas en arrière ; il y a des mouvements régressifs, mais ce ne sont que des régressions apparentes... Quelquefois, la rivière, après être descendue de la montagne en un cours rapide de torrent impétueux, s'arrête dans son cours majestueux ; elle semble ne plus avoir l'énergie progressive qu'elle avait lorsque la pente était plus grande ; mais ce serait une grande illusion de croire qu'au point de vue physique, matériel, il y ait des rivières dont le courant retourne vers la montagne, vers la source.

Et ce qui est vrai d'une rivière est vrai de tout autre phénomène biologique ou moral : l'humanité est une rivière qui peut ralentir ou peut bien accélérer son cours, mais elle ne peut pas aller en arrière. Il faudrait, pour qu'elle pût aller en arrière, abolir les chemins de fer, abolir le télégraphe, abolir la presse ; oui si vous pouvez abolir tout cela, le monde pourra aller en arrière : mais, le chemin de fer, on ne l'abolira pas, car il transporte aussi les hommes d'affaires et leurs marchandises ; on n'abolira pas non plus le télégraphe, car il apporte les nouvelles de Bourse, en même temps qu'il transmet les discours de Jaurès ou de tout autre propagandiste socialiste. (*Rires*). Or, tant qu'existeront les chemins de fer, le télégraphe, la facilité avec laquelle je puis venir de Rome en quarante-huit heures faire une conférence de propagande socialiste, bien que l'Université

de Rome soit à un demi-kilomètre de la coupole du Vatican, tant que vous n'abolissez pas ces moyens de transport des marchandises, des hommes et des idées, le monde n'ira pas en arrière; il est forcément obligé d'accélérer son cours vers l'Océan éternel de la vie ! (*Vifs applaudissements*).

Ce sentiment d'égarement moral est un sentiment qui provient d'une conception incomplète des vérités scientifiques : oui, c'est vrai, une des conséquences de la science contemporaine est que tout change, que tout est relatif, que rien n'est absolu ; mais c'est la moitié de la science, cette vérité, et il faut la compléter par l'autre conséquence de la science même expérimentale, c'est à dire que tout change, mais tout se tient : à la loi de l'évolution, du tranformisme universel, il faut adjoindre d'une façon inséparable la loi de solidarité par laquelle, depuis le système solaire jusqu'aux combinaisons chimiques, jusqu'aux phénomènes physiologiques et moraux, dans la société, tout se tient, et chaque phénomène, par la loi de causalité naturelle, a une série infinie de causes qui impliquent des effets déterminés.

Pour ouvrir une parenthèse, ce transformisme universel, dans la science de la criminalité par exemple, a effacé l'ancien concept de la responsabilité humaine, car le déterminisme universel fait bien voir que l'homme qui commet un crime n'a pas la responsabilité morale de ce qu'il fait : le crime, c'est une maladie, comme le suicide, comme l'aliénation mentale : il faut se garder des criminels, comme on se garde des fous dangereux, mais on n'a pas le droit de haïr les criminels, comme on haïssait

les fous il y a seulement un siècle, parce qu'il y a un siècle, on croyait que les hommes devenaient fous par la faute de leur volonté.

Il y avait en effet des médecins qui disaient encore, au commencement de notre siècle qu'on ne devenait aliéné que par le fait de la volonté, qui abandonnait la route de la vérité et la crainte de Dieu. Aussi, mettait on les fous dans des cachots, avec la chaîne et la torture....

Est venue la grande révolution humanitaire et scientifique de Pinel, qui a dit : L'aliénation, c'est une maladie, comme il y a la maladie de cœur ou du poumon ; il ne faut pas haïr les fous, de même qu'on ne hait pas les autres malades. S'ils sont dangereux, il faut s'en garder.

Eh bien maintenant, au nom de la science, nous disons la même chose pour les criminels : n'est pas criminel qui veut... Bien entendu, lorsqu'on parle de la criminalité naturelle et non de cette criminalité qui dépend du caprice du législateur, qui peut dire : Je décrète que telle chose est un délit... Comme cela avait lieu dans ma province de Mantoue lorsque j'étais petit enfant ; l'Autriche disait, à cause de manifestotions patriotiques : il est défendu de porter la moustache, il faut garder la barbe... C'était un crime, suivant la parole du législateur, mais ce n'est pas de celui là que je veux parler : je parle de la criminalité naturelle, anti humaine : le meurtre, l'incendie, le viol, tout ce qui est la négation de la vie dans notre prochain.

Lorsqu'on parle de cette criminalité là, je le répète, n'est pas criminel qui veut ; le criminel

n'est qu'un malade et nous n'avons pas le droit de le haïr ; nous avons simplement le droit de nous défendre de lui, comme nous nous défendons des fous dangereux.

Et il faut arriver à la conclusion que la soi disant justice pénale n'est qu'une machine à broyer la personnalité humaine ou les débris de personnalité humaine qui résistent encore dans une personnalité de criminel. Il faut substituer à cette machine de torture morale, telle que le régime cellulaire, tombeau des vivants, quelque chose de plus moderne, de plus humain, de plus fraternel, qui défendra mieux la société et qui écrasera moins les consciences. (*Applaudissements prolongés*).

La solidarité complète donc la conséquence de ces grandes découvertes scientifiques dont je vous ai parlé, et ce sera le remède à la crise morale que nous traversons, car c'est le sentiment de notre solidarité qui fait revivre dans la conscience humaine cette flamme de l'idéal que notre société européenne avait perdue au dix-neuvième siècle.

Après la Révolution francaise, nous avons vu la domination de la classe bourg oise, du Tiers-Etat, sortir des entrailles du moyen âge, et par ses études, son travail, par son commerce, ce Tiers Etat, qui n'était rien, devenir tout. Ce Tiers-Etat, dans la première moitié de notre siècle, dans une atmosphère de libre pensée et de libre science, a fait des miracles de civilisation et de progrès humain ; mais il n'est arrivé que d'une facon accélérée à sa propre dégénérescence sénile ; civilisation et progrès qui ne sont que l'éclair avant coureur d'un autre état

humain, universel, celui là, et qui sera l'épanouissement complet de la personnalité physique et morale de l'homme.

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, la loi de l'évolution est venue montrer que tout change, et elle a donné cette demi-conscience à notre génération, ce scepticisme qui lui a fait dire : Si tout change, tout est relatif, rien n'est absolu ; il faut donc jouir et arriver, et puisque la lutte pour l'existence, c'est la loi de la vie, il faut donc lutter, et les forts auront le droit d'écraser les faibles, au lieu de les aider, de les éduquer, et voilà comment nous avons assisté à cette forme de canibalisme larvé, qu'on appelle la libre concurrence, qui n'est pas autre chose qu'un fratricide quotidien, au point de vue moral. (*Nouveaux applaudissements*).

La loi de la solidarité, au point de vue physique, moral et social nous délivrera de cette crise morale de scepticisme, car sans idéal l'individu, comme la société, est destiné à mourir ; l'idéal est la flamme qui rend la vie digne d'être vécue ; l'idéal est la grande force par laquelle nous pouvons, non pas lutter homme contre homme, mais associer toutes les énergies humaines pour lutter contre les difficultés de la matière et de la nature.

Voilà la conséquence de la solidarité, sur laquelle cependant je ne peux pas m'arrêter trop longtemps, car je n'arriverais jamais à la fin de mon sujet.

L'autre loi dont il faut s'inquiéter, c'est la loi du dynamisme social. Qu'est ce qui meut une société humaine, une tribu de sauvages, ou bien une société civile, la France, l'Italie, l'Angleterre, qu'est-ce qui

ment cette société, qui fait qu'aujourd'hui elle est différente d'hier, que demain elle sera différente d'aujourd'hui ? Voilà un problème fondamental, et vous savez que dans la science sociale dirigée par la méthode d'observation, après l'initiative d'Auguste Comte, on a donné différentes explications pour indiquer quelle est la force propulsive et directrice en même temps des faits sociaux, de l'évolution sociale.

Auguste Comte, et surtout son école, ont dit : Les idées sont des forces directrices ; l'évolution sociale de la société humaine est déterminée par les idées. Après l'école de Comte est venue l'école de Spencer, et elle a dit : Non, l'évolution sociale n'est pas déterminée par les idées, les idées ne sont que la floraison dernière de la vie psychique humaine ; mais avant les idées, il y a les émotions et les sentiments, et l'école de Spencer dit : Ce qui meut l'activité humaine, individuelle et collective, c'est le sentiment ; l'homme agit, non pas comme il pense, mais comme il sent.

Il y a là une grande part de vérité, mais ce n'est pas la vérité complète. Marx est venu et a dit : Non, ce ne sont ni les idées ni les sentiments, ce sont les conditions d'existence qui déterminent chez l'homme et chez la collectivité les sentiments, qui à leur tour déterminent certaines idées. Vous ne voyez, dit il, que la superficie, que le vernis superficiel, lorsque vous dites que le fait social est déterminé par l'idée, car vous ne voyez pas qu'au dessus de l'idée, il y a le sentiment et au dessus du sentiment les conditions d'existence qui déterminent tel ou tel sentiment, telle ou telle idée.

Voilà l'idée de Marx qui, selon moi, est la plus grande découverte scientifique que la science sociale ait faite, et chose curieuse, elle a paru la même année qu'ont été faites les autres conquêtes de la science : c'est vers 1855 ou 1856 que Darwin publiait son livre sur l'*Origine des espèces*, que Spencer publiait les *Premiers principes*, qui disciplinaient la loi universelle de l'évolution, et que Marx publiait la *Critique de l'Economie politique*, dans laquelle il dévéloppait cette idée que les conditions d'existence déterminent les sentiments et les idées des hommes.

Mais, ce que je disais tout à l'heure de Darwin, il faut bien le dire aussi pour Marx ; il y a eu pendant un certain temps, en Allemagne et même dans tous les pays, des marxistes qui ont cru et qui ont affirmé que l'œuvre de Marx était immuable, qu'on ne pouvait ni corriger ni compléter Marx, que Marx, par conséquent, était un génie absolu, immuable et éternel...

Voilà ce qu'on ne peut affirmer devant une conscience scientifique, même élémentaire. Est ce que pour Darwin on dirait qu'il ne peut pas être complété ou corrigé ? Vous allez donc nier les progrès de la science ! Pour grand que soit le génie de Darwin, il ne peut pas avoir vu tout ce qui est connaissable, tout ce qui est une forme nouvelle de la vie.

Et ce qui est vrai pour Darwin est vrai aussi pour Marx. Je suis un disciple de Marx, mais je suis un disciple qui pense que mon premier devoir n'est pas de me réduire à une fonction de rumination marxiste... *(Rires et applaudissements.)*

Je crois que mon premier devoir est d'encadrer la

doctrine de Marx dans ce renouveau scientifique qui est représenté par les grandes découvertes dont je vous ai parlé. Car, un autre préjugé de certains marxistes était que Marx serait comme une sorte de monolithe qui reste seul et qui n'a aucune attache avec le mouvement scientifique qui l'entoure ; seul, il dominerait la science aussi bien que la politique. Je crois qu'en même temps que c'est inexact, c'est diminuer, au contraire, la grandeur de Marx, car, selon moi, sa grandeur a été qu'il a entendu, qu'il a senti dans son génie ce qu'était le courant de la science expérimentale contemporaine, et il a donné cette théorie qu'on appelle le matérialisme historique, qui est tout à fait d'accord avec la loi de conservation et de transformation de la matière en force, avec les découvertes de la biologie, de la psychologie, avec le transformisme général ; car évidemment le marxisme, dans ses lignes fondamentales, n'est que le transformisme économique, qui complète le transformisme biologique de Darwin et le transformisme universel de Spencer.

La force et la réalité du marxisme est d'avoir assis la doctrine socialiste sur les bases d'une méthode scientifique vraie, et cette doctrine par laquelle l'évolution sociale est déterminée par l'évolution économique est, selon moi, la plus grande découverte de la sociologie contemporaine, qui, sans cette découverte, serait restée stérile et se serait atrophiée. Spencer, en effet, s'était borné à dire que l'évolution sociale consiste dans un passage du simple au complexe, mais il ne donnait aucune loi du dynamisme social, aucune direction à l'évolution sociale, aucune

explication sur la force propulsive et directrice des faits sociaux.

Cette théorie du matérialisme historique est la gloire de Marx, car lorsque je dis que je ne veux pas me borner à ruminer Marx, je n'entends pas renier la reconnaissance infinie que comme homme de science et comme militant socialiste il s'est acquise de notre part ; je crois, au contraire que nous devons une reconnaissance infinie à Marx, justement parce qu'il a fait sortir le socialisme de la nébuleuse sentimentale, purement humanitaire où il était confiné et il a assis cette doctrine sur les fondements inébranlables de la méthode scientifique. De sorte que maintenant il ne suffit pas d'être un homme de cœur pour être un socialiste, mais il faut avoir une doctrine, qui n'est du reste pas très difficile. Cependant, vous savez qu'il y a des professeurs qui font de sorte que toute matière scientifique est difficile, en se servant par exemple de mots grecs et de mots latins, pour embarrasser leur public... *(Rires.)*

Moi, je crois que le premier devoir du savant, c'est d'être clair, car la science, n'est ce pas, n'est que du bon sens systématisé. *(Applaudissements.)* Et lorsque j'entends un savant qui fait des périodes très difficiles, je dis de lui : ou bien qu'il fait un jeu peu avouable, ou bien que lui-même n'a pas une idée claire de ce qu'il dit.

Eh bien, voilà le grand mérite de Marx, qui est ineffaçable désormais de l'histoire de la pensée humaine ; il a transformé le socialisme en une doctrine scientifique. Seulement, il faut réagir contre cette idée de certains disciples de Marx de vouloir res-

treindre leur maître à l'état de monolithe et de ne pas le mettre dans le réseau universel et solidaire de toute la science moderne et contemporaine.

Le matérialisme historique est maintenant à la mode, même du côté purement scientifique de la sociologie ; car, la sociologie, ainsi que je vous le disais, depuis une dizaine d'années n'a rien produit dans la science ; il n'y a qu'un récent produit assez caractéristique de sociologie, c'est celui d'un Anglais, M. Kidd, qui a publié un livre sur l'évolution sociale : c'est un produit de l'école spencerienne ; il a intéressé le public et il a eu un grand succès parce qu'il flattait les intérêts de la classe dominante. La théorie de cet ouvrage est qu'il y a un antagonisme insoluble entre l'individu et la société, que les intérêts de l'individu sont antagonistes de ceux de la société, et pour avoir une force qui prime la rébellion de l'individu envers la société, il faut la religion. Il a donné ainsi une définition scientifique à cette idée vulgaire chez certaine classe sociale que la religion n'est qu'une alliée du gendarme, destiné à maintenir l'état actuel de la société. Mais, selon moi, on diminue la noblesse du sentiment religieux, lorsqu'on dit que le sentiment religieux doit amener les prolétaires à la résignation pour l'état actuel de la société. Je le répète, c'est diminuer la noblesse d'un sentiment qui est toujours respectable lorsqu'il est de bonne foi, lorsqu'il ne fait que traduire un élan vers l'inconnu. Mais il n'en est plus de même lorsque ce sentiment devient une fonction et une force politique au service de la classe dominante! (*Nouveaux applaudissements.*)

On s'est servi de ce matérialisme historique, parce qu'il venait au bon moment pour rehausser les productions de la science sociale. Et cependant, c'est un spectacle curieux que de voir la plupart des productions de ces dernières années sur le matérialisme historique. La plus grande partie des adversaires, ou même des partisans du matérialisme historique ne font que ce qu'on appelle en Italie « la souris du droguiste », qui sait qne dans le vase il y a quelque chose de bon à manger, mais qui ne pouvant entrer, se contente d'en faire le tour... Eh bien, les adversaires et les partisans du matérialisme historique ont publié des volumes pour dire : le matérialisme historique, c'est une chose magnifique; en dehors de cela, il n'y a rien... Mais qu'est-ce que c'est ? Ils ne le disent pas. Quant aux adversaires, ils disent : le matérialisme historique, mais c'est réduire l'humanité aux questions de ventre, aux questions matérielles ; mais c'est une aberration... Mais, savez-vous ce que c'est ! Ils ne le disent pas; ils font comme la souris du droguiste ; ils vont vers le vase, mais ils n'y entrent pas. (*Rires.*)

Eh bien, je crois qu'il faut entrer dans cette doctrine du matérialisme, d'autant plus que Marx n'a donné que des remarques partielles, fragmentaires sur sa doctrine ; il n'a pas fait un système philosophique ou scientifique du matérialisme historique. Est venu après lui Frédéric Engels qui, dans certaines lettres qu'on a publiées dernièrement en Allemagne, a donné quelques développements au concept du matérialisme historique ; mais cette doctrine est encore à créer, à compléter et à développer.

D'abord, je crois que l'expression même est très inexacte ; matérialisme historique, cela se prête très facilement aux objections de ceux qui parlent par oui-dire : on a l'impression que c'est tout réduire au matérialisme, aux conditions matérielles ; on dit : toute l'évolution sociale est donc par le matérialisme historique réduite à la question matérielle du pain quotidien ; la condition économique est donc la seule déterminante de l'évolution sociale... On a ainsi une idée du matérialisme trop simpliste, tout à fait incomplète et lointaine des idées bien sûres de la science. En donnant cette interprétation au matérialisme historique on suppose que les conditions économiques déterminent l'évolution sociale avec le même simplisme que si l'on versait, par exemple, de l'eau dans un sac, on aurait tout de suite cette eau en dehors du sac et on verrait ainsi une causalité directe, immédiate, sans transformation de forme ni d'énergie.

Il y a évidemment la condition économique comme cause fondamentale de l'évolution sociale, mais ce n'est pas du tout si simple qu'on veut le dire, c'est au contraire ce qu'il y a de plus complexe à envisager et à étudier et le matérialisme économique n'est pas interprété dans son sens scientifique lorsqu'il ést réduit à cette forme simpliste, qu'il suffit d'avoir une condition économique pour pouvoir expliquer tout phénomène moral, juridique, politique, esthétique ou religieux. Non, ce n'est pas comme en versant de l'eau dans un sac qu'on a tout de suite cette eau en dehors ; il y a tout un processus, tout un engrenage biologique, intellectuel, social, qui transforme et qui a des contre coups qui réagissent.

Je crois que cette doctrine, que j'ai appelé bien volontiers « déterminisme économique », parce que cette expression évite le préjugé qui entoure le mot de matérialisme, doit être interprétée avec ces deux observations générales : 1° que les conditions économiques sont la force propulsive et directrice de l'évolution sociale ; mais cela n'est que le noyau fondamental de la vérité ; il n'est pas toute la vérité.

Les conditions économiques, en effet, de tel groupe social, qu'il soit barbare, sauvage, civilisé, ne sont pas une cause première en elle-même, elles ne sont pas nées toutes faites, elles sont elles-mêmes un produit, une résultante ; elles sont les résultantes de ces deux grands facteurs très complexes, très organisés qui sont : d'une part, les énergies, les tendances organiques, psychiques, intellectuelles, morales, de la race qui agit, qui se développe dans tel milieu tellurique. La condition économique n'est pas une chose qui descend du ciel toute faite ; elle est le produit historique et géologique, elle est elle même la résultante des énergies et des aptitudes des races qui vivent dans tel ou tel milieu tellurique. On ne peut pas comparer les conditions économiques d'une peuplade de l'île de la Polynésie avec les conditions économiques de la France contemporaine. Les conditions économiques d'une tribu sauvage de la Polynésie sont une résultante simple de ce milieu tellurique et de ces énergies de race ; les conditions économiques de la France actuelle sont bien plus compliquées que cela et en même temps elles sont la résultante des énergies de la race française, du milieu tellurique de la France et de l'évolution histo-

rique de ce peuple qui a vécu, qui s'est développé, qui a eu des égarements, qui a eu des élans d'idéal très nobles, qui a eu des défaites, qui a eu des victoires, au point de vue moral. C'est donc enfin le résumé de toute la vie collective du peuple, c'est le résumé de toutes les vies organisées qui se sont succédées. Voilà une première remarque que je fais pour avoir une idée plus scientifique de cette théorie du déterminisme économique. La deuxième remarque, et je dois me borner ici à esquisser ces idées générales, la deuxième remarque est celle ci : c'est que s'il est vrai que les conditions économiques constituent le fondement de la vie sociale, chacun des autres ordres de phénomènes qui se produisent sur le terrain économique a un développement relativement autonome sur ce même terrain économique. Ainsi que je le disais, ce n'est pas l'eau versée dans le sac qui sort tout de suite après ; sur le terrain économique d'une race qui agit et qui vit dans tel milieu tellurique, il y a tel développement moral, politique, scientifique, artistique, religieux, etc. Chacun de ces ordres de phénomènes moraux, juridiques, politiques, esthétiques, etc., lorsqu'il a été déterminé par les conditions économiques a une évolution à lui ; chaque ordre de phénomène est relativement autonome ; je ne dis pas autonome dans un sens absolu, de manière à ce qu'on puisse voir une morale en contradiction avec les nécessités économiques du groupe collectif ; non, mais avec les mêmes conditions économiques, on peut avoir deux morales relativement différentes, deux organisations juridiques relativement différentes.

La religion, par exemple, est née des conditions économiques du peuple, du groupe collectif; mais après elle a un élan propre, un développement autonome propre; pour l'armée, il en est de même. Ainsi, le milieu tellurique, suivant l'observation géniale de Buckle que Taine a si magnifiquement développée, le milieu tellurique établit certaines émotions esthétiques chez le peuple qui vit dans tel territoire de plaine ou de montagne. Mais, cette vie esthétique du peuple a une évolution à soi-même; c'est cela qu'il ne faut pas oublier.

Il faut donc s'émanciper de cette interprétation très restreinte de la théorie du matérialisme historique ou du déterminisme économique qu'on avait donnée jusqu'ici, en supposant qu'entre les conditions économiques et tout autre ordre de phénomène moral, juridique, etc., il y ait un rapport simple et immédiat. Non! il n'y a pas de rapport simple et immédiat; il y a tout un entrelacement d'actions et de réactions par lesquelles il y a dans certaines limites une liberté de développement, une différence de développement qui vous explique que même dans le même groupe collectif on peut avoir des manifestations morales, juridiques, politiques, esthétiques qui soient différentes dans certaines limites sur le même terrain économique. Il suffit, par exemple, de comparer les sentiments et les manifestations esthétiques ou artistiques d'un Français du Midi avec ceux d'un Français du Nord. C'est qu'il y a un côté ethnographique, des tendances de races, le milieu tellurique. Il y a enfin ces autres déterminantes qui font que nous devons être per-

suadés que la condition économique est le fondement de la vie humaine, individuelle et collective, mais n'est pas toute la vie.

Voilà la conclusion à laquelle nous devons arriver, et ce n'est pas peu de chose ; car si nous restons toujours dans l'idée marxiste, que l'évolution sociale est déterminée par l'évolution économique, il faut donner cependant de cette idée maîtresse une interprétation plus large et plus en accord avec les données générales des sciences, par lesquelles entre cause et effet il n'y a pas de différence substantielle et tout effet devient cause à son tour : de sorte que les conditions économiques, effet du milieu tellurique et des tendances de race, deviennent cause déterminante des conditions morales, physiques, juridiques, etc., et celles-ci à leur tour ont leur contre coup par toute la vie et l'évolution sociale. (1)

Autrefois, avant Marx — et beaucoup le croient encore — on croyait que l'évolution sociale est déterminée par le courant des idées ou par le courant des sentiments. C'est l'interprétation psychologique de l'évolution sociale. Mais il faut se persuader que l'évolution sociale est déterminée dans ses entrailles, dans ses forces directrices et propulsives par l'évolution économique, tout en l'étant, non pas d'une façon simple, immédiate et directe, mais d'une façon indirecte qui permet à chaque ordre de

(1) J'aime à rappeler que cette interprétation plus large du déterminisme économique, je l'ai esquissée dans mon livre *Socialisme et science positive* (Paris, Giard et Brière, 1897), publié à Rome en juillet 1894, c'est-à-dire avant la publication des lettres de Engels (1895), qui ont donné du matérialisme historique une interprétation analogue.

phénomène superéconomique un développement relativement autonome. (*Applaudissements.*)

C'est ce qui explique comment nous ne pouvons pas nous arrêter à l'objection fameuse et souvent répétée qu'on fait contre la doctrine socialiste de la solidarité humaine, lorsqu'on nous oppose la soi-disant nature humaine. On dit : oui, socialisme, fraternité, solidarité, assurer à chacun les conditions de sa vie matérielle, morale, intellectuelle, c'est magnifique, c'est noble, mais avant d'avoir cela, il faut avoir des hommes-anges ; or, comme la nature humaine ne change pas, comme la nature humaine est toujours égoïste, il est évident que le socialisme ne représente qu'un beau rêve qui se heurte à l'immuabilité de la nature humaine. Voilà l'objection qu'on répète encore et qui cependant, vue sous cet angle visuel du déterminisme économique dont je vous ai parlé tout à l'heure, n'a aucune raison d'être, car rien n'est immuable, nous l'avons vu, et rien n'est plus muable que la nature humaine. Egoïsme et altruisme, ce sont les deux pôles de la vie humaine, car l'égoïsme répond à la nécessité de la survivance individuelle et l'altruisme répond à la nécessité de la survivance de l'espèce ; le pain et l'amour représentent en effet la satisfaction de ces deux besoins fondamentaux.

Avec le pain — en prenant ce mot dans le sens le plus large — c'est la survivance de l'individu assurée. L'amour, c'est la survivance de l'espèce. S'il n'y avait que le pain, l'homme ne serait qu'un animal égoïste, mais comme il y a l'amour, la reproduction de l'espèce, l'homme devient altruiste ; il le devient

d'abord comme mère, et puis, il le devient comme père, car le sentiment de maternité précède le sentiment de paternité... J'en ai fait sur moi même l'expérience; je suis père, j'ai trois enfants que j'aime beaucoup, mais lorsqu'ils sont nés, surtout le premier, je n'ai eu aucune impression; j'ai eu ensuite une idée de paternité, mais le sentiment de paternité ne s'est pas fait sentir de prime abord; il a fallu la réflexion, puis ce sentiment survient par la solidarité, lorsqu'on a les joies, les craintes, les tourments de la paternité... Voilà la théorie marxiste qui apparaît : la condition d'existence, la vie du père avec le fils peut déterminer certains sentiments, certaines idées, tandis que chez la mère, le sentiment de maternité est né avant la naissance de son enfant, lorsqu'elle sent déjà le fruit de ses entrailles.

Voilà comment le sentiment de maternité, qui indique une condition d'existence différente chez la femme que chez l'homme, doit nous donner même au point de vue scientifique de cette fonction miraculeuse de la maternité, une impression d'enthousiasme, d'admiration, car nous devons reconnaître qu'il y a là un des phénomènes les plus merveilleux et les plus admirables de l'univers connaissable : la création de l'enfant dans les entrailles de la mère, la fonction de la maternité, que cette société sceptique du XIX[e] siècle a abaissée jusque dans la boue de la rue, qu'elle a rendue même impossible, en arrachant à la mère son enfant pour le mettre dans les prisons industrielles du travail ! (*Vifs applaudissements.*)

Les sentiments d'égoïsme et d'altruisme sont donc les deux pôles, les deux limites, les deux pivots de la vie humaine, mais leur dynamisme change justement suivant les conditions d'existence : la nature humaine n'est ni pétrie de seul égoïsme, ni pétrie de seul altruisme. Le type le plus noble d'altruisme doit bien être égoïste, à son point de vue, dans une certaine limite ; s'il n'avait pas le soin égoïste de sa personnalité, il ne pourrait pas faire le bien pour les autres, et la créature la plus égoïste doit bien être altruiste, puisque la nécessité sociale de l'assouvissement de son égoïsme le plus acharné le force à se soumettre à la solidarité du prochain auquel il demande le pain qu'il ne sait pas fabriquer, auquel il demande la jouissance, s'il a le moyen d'avoir des jouissances. Il y a là même un altruisme forcé, et peut être, dans un élan de sentiment, lorsque l'égoïsme est bien assouvi, cet altruisme pourra arriver à avoir l'apparence d'un altruisme désintéressé.

De sorte qu'égoïsme et altruisme sont inséparables ; seulement, le problème est de rendre l'égoïsme social, au lieu qu'il soit antisocial, comme il est maintenant.

Quand M. Kidd dit qu'entre l'individu et la société, entre les intérêts matériels et moraux de l'individu et ceux de la société, il y a antagonisme insoluble, il tombe dans l'erreur commune contre laquelle Marx a si bien prêché au point de vue économique. Les économistes avaient fait des lois de production, de consommation, de distribution des richesses des lois naturelles, éternelles, immuables, et Marx a dit : non, ce sont des lois historiques qui changent,

se transforment, suivant les différentes époques, les différentes phases de l'évolution économique. De même nous devons dire à M. Kidd et aux spencériens que l'antagonisme entre les individus et la société peut bien exister dans notre société capitaliste contemporaine, mais cet antagonisme n'existait pas dans les phases primitives de l'humanité et n'existera pas dans les phases définitives de l'humanité à venir. Voilà ce que nous disons, car la nature humaine change, avec les changements des conditions d'existence.

Une tempête fait naufrager un navire ; deux hommes sont là : ils arrachent une planche ; c'est une planche seule qui peut être ne suffit pas pour tous les deux ; un des deux doit être sacrifié ; à ce moment, l'égoïsme, la survivance de l'individu s'impose comme phénomène permanent et absolu, et alors, le plus fort cherche à sacrifier son frère pour se sauver lui-même...

Voilà ce qu'est la nature humaine, voilà ce qui vient contredire le socialisme... Oui, mais attendons un peu avant de conclure : une vague heureuse survient qui jette les deux naufragés sur un îlot. Voici alors que les deux hommes, au lieu d'être des adversaires dans la lutte pour l'existence, pour s'arracher l'un à l'autre la planche, lorsqu'ils sont sur l'îlot deviennent solidaires et tous les deux ensemble, fraternellement, travaillent pour faire des signaux, pour trouver le poisson à manger : ils sont devenus des frères parce que les conditions d'existence ont changé ! (*Applaudissements.*)

Voilà ce qu'est la nature humaine ; ce sont les

mêmes hommes ; lorsqu'ils étaient sur la même planche, c'étaient des fratricides ; les voici sur l'îlot, ils ont assuré des conditions d'existence nouvelle, ils sont devenus des frères !

Ce qui arrive pour deux naufragés arrivera pour l'évolution sociale elle-même.

Voyez dans la biologie même, dans les profondeurs de la vie animale un fait qui nous montre, à nous, transformistes convaincus, les origines lointaines de cette moralité humaine ; voyez parmi les animaux, même parmi les mammifères, qui sont les animaux les plus développés à tous les points de vue, y compris le point de vue psychique et intellectuel : quelle est l'espèce animale douée d'un instinct social ? Ce sont les herbivores. Quels sont les mammifères qui n'ont pas d'instinct social ou l'ont d'une façon atrophiée et minime ? Ce sont les carnivores. Cela est certain.

Eh bien, pourquoi les carnivores sont-ils des antisociaux et pourquoi, au contraire, les herbivores vivent-ils par groupes de milliers et de milliers de têtes, alors que chez les carnivores on ne rencontre tout au plus que le couple familial, qui est quelquefois même transitoire, suivant les saisons de l'année ?

Ce sont les conditions d'existence qui en sont la cause ; c'est que pour les herbivores, la subsistance est assurée : ils vivent d'herbes et dans les grandes plaines de l'Amérique ou de l'Asie, il y a de l'herbe pour chacun d'eux ; c'est ainsi que ce groupement animal vit avec une moralité fraternelle ; tandis que pour les carnivores, comme la nourriture est très

rare, accidentelle, ils ne sont pas des frères, ils sont des fratricides ; c'est la condition d'existence qui détermine une condition physique, et nous pouvons même dire morale, même parmi les animaux, même dans ces profondeurs dans lesquelles nous plongeons, nos instincts et nos sentiments les plus inconscients, mais les plus forts.

Eh bien, ce qui arrive pour les animaux, ne pourra t-il se produire pour l'homme ? L'homme n'aura-t-il pas la possibilité de devenir frère, au lieu d'être fratricide, comme les herbivores par rapport aux carnivores ?

Pour cela, il suffit d'assurer à une société humaine telle condition d'existence par laquelle la nourriture, la vie soit assurée à chaque homme, et on verra cette moralité de luttes fratricides devenir au contraire une association pour la lutte contre les difficultés de la nature, pour dompter les forces naturelles. Les hommes qui sont maintenant fratricides parce que les conditions d'existence sont difficiles, les subsistances rares et point sûres, deviendront des frères lorsque la nourriture de l'estomac, aussi bien que du cœur et du cerveau, sera devenue une chose assurée au jour le jour, ce qui est l'aboutissant nécessaire et fatal de l'évolution économique, ce qui déterminera l'aboutissant nécessaire et fatal de cette évolution sociale d'une fraternité, non pas seulement sur les lèvres, mais dans le cœur, parce qu'elle prendra sa base irrésistible dans les conditions d'existence. (*Applaudissements prolongés*).

Vos applaudissements me disent que vous avez bien vu comme moi que cette doctrine socialiste

tient à la vérité scientifique. De même que nous avons vu que ce ne sont pas les idées qui déterminent les faits sociaux, que ce ne sont pas les sentiments qui sont la force première, mais que ce sont les conditions d'existence qui font naître et germer les sentiments qui accompagnent tel ou tel ordre d'idées ; de même, dans la doctrine socialiste, nous arrivons à dire que pour transformer la société de caannibalisme larvé, telle qu'elle est en ce moment, il serait utopique de se restreindre à la propagande purement intellectuelle.

Prenez un homme dans les conditions d'existence actuelles et faites auprès de lui de la propagande intellectuelle ; vous arriverez très bien à lui démontrer avec des syllogismes qu'il n'est pas juste que par exemple il y ait pour certains hommes des quantités de richesses énormes, et que d'autres, tout en travaillant, n'aient pas le nécessaire pour vivre... Il y a cependant de soi disants savants qui se servent de leur science pour démontrer que cela n'est pas injuste et qu'au contraire cela se résout dans une harmonie sociale incontestable ; il y a par exemple des arguments statistiques comme celui ci, qui est tout à fait symbolique : il y a d'un côté un homme qui meurt d'indigestion, et de l'autre côté un homme qui meurt de faim : rien de plus harmonieux, car la moyenne est qu'il y a eu deux bons dîners, en faisant la division par moitié... (*Rires*).

Seulement, c'est de la statistique un peu trop orthodoxe : le fait qu'il y a un homme qui meurt de faim contredit à la loi de solidarité, qui est la conclusion inébranlable de la science expérimentale

contemporaine. Pour modifier la société, la moralité, l'intellectualité humaines, les sciences et les arts, les croyances et les sentiments, il est inutile de s'en prendre aux idées ; les idées peuvent venir après, mais on n'arrivera à rien de solide, si on ne change pas les conditions d'existence des hommes.

Et alors, est ce que les conditions d'existence de l'homme sont immuables ? Il y a des savants, et même des évolutionnistes qui disent que oui, qui disent que tout change, sauf quoi ? sauf la propriété... (*Rires.*) Ils disent que c'est là une chose immuable, que seule elle reste comme un îlot qui se maintient dans une mer flottante et orageuse ; seule, l'institution de la propriété privée, qui est le pivot, n'est ce pas, de l'état juridique, de l'ordre familial, de l'ordre politique et de l'ordre moral, devrait se soustraire à cette destinée du transformisme universel...

Il suffit de se poser cette question pour voir que cette conclusion est absurde : la propriété privée doit changer comme tout change ; elle est aujourd'hui différente de ce qu'elle était hier ; elle sera demain différente de ce qu'elle est aujourd'hui.

J'en reviens à notre conclusion : le fait fondamental qui a déterminé une variation radicale dans les conditions d'existence humaines, c'est un fait que je dirai préhistorique, ou de l'histoire primitive et presque légendaire.

Vous savez que l'humanité, dans ses groupes primitifs, a d'abord vécu pendant des centaines de milliers d'années dans un état nomade et pastoral ; on en a même la tradition et la légende dans les livres que les croyants disent sacrés. Il suffit de lire la

Bible pour voir qu'il y a eu une époque dans laquelle l'humanité n'avait pas de territoire fixe, d'habitations fixes sur un territoire; elle était nomade et pastorale, elle n'avait que du bétail.

Mais il y a un certain moment dans la préhistoire, ou dans l'histoire primitive de l'humanité, qui varie d'époque, suivant les différents milieux telluriques, mais qui arrive pour tous les groupes, dans lequel l'humanité, après avoir été nomade et pastorale, devient agricole et industrielle ; elle se fixe sur un territoire ; quand je dis humanité, je veux parler d'une société, d'un groupe collectif humain.

Eh bien, c'est là la condition économique fondamentale qui a déterminé d'une façon profonde et absolue l'évolution sociale qui en est dérivée. Avec l'humanité nomade, vous comprenez que la propriété privée de la terre n'existe pas, parce que la terre n'est pas un objet de propriété, parce qu'alors on ne cultive ni les arbres, ni les fruits, ni les céréales, on prend ce que la terre donne tout naturellement par l'action et la réaction des pluies, du soleil et des germes qui tombent.

Alors, la terre n'étant pas objet de propriété, l'humanité vit dans une condition d'existence tout à fait différente de celle dans laquelle elle vit lorsque la terre devient le siège fixe, le territoire fixe de tel ou tel groupe collectif.

Lorsqu'un groupe social se fixe dans un certain territoire, il y a alors des changements profonds : à l'absence de propriété de la terre se substitue la propriété commune de la terre ; puis enfin, à la propriété commune de la terre, peu à peu, pour des

raisons que je n'ai pas le temps de rappeler, mais que vous connaissez aussi bien que moi, se substitue la propriété familiale, et de la propriété familiale on passe à la propriété individuelle de la terre.

Et c'est cette évolution économique de l'état nomade à l'état fixe et sédentaire, de l'état pastoral à l'état agricole et industriel qui détermine ce grand cycle d'évolution sociale dans lequel nous nous trouvons encore. Car nous sommes encore dans le régime de la propriété privée de la terre ; ce qui fait que les moyens de subsistances ne sont pas assurés à tous les membres du groupe collectif, mais ils sont assurés seulemeni à ceux qui ont la propriété de tel ou tel morceau de la terre, de tel ou tel morceau des instruments de travail qui sont l'accessoire de la propriété de la terre.

Voilà ce que c'est que la condition économique fondamentale qui a déterminé cette évolution sociale dans laquelle il y a cependant des cycles d'évolution partielle, même dans l'institution de la propriété qui est l'institution fondamentale.

En effet, la propriété de la terre dans l'antiquité orientale est un arrangement de propriété tout à fait différent de la propriété privée qui existait, par exemple dans le monde de l'empire romain. Vous savez que la propriété privée que les juristes appellent quiritaire était un arrangement de propriété bien différent de l'arrangement de propriété privée qui est venu après la chute de l'empire romain et qu'on appelle la propriété féodale.

Après la propriété féodale, vous avez, avec la Révolution bourgeoise du XVIe siècle en Hollande,

du XVIIe siècle en Angleterre, du XVIIIe siècle en France et dans le reste de l'Europe, la propriété capitaliste qui se substitue à la propriété féodale. Elle a toujours le même fondement : c'est la propriété privée, c'est la propriété exclusive de la minorité des membres du groupe collectif de la terre sur laquelle cependant doit vivre et agir tout le groupe collectif. Et ce qu'on dit de la terre, il faut le dire de tous les autres moyens de production et de travail.

Il y a ainsi des variétés de conditions économiques, la propriété orientale, la propriété quiritaire, la propriété féodale, la propriété capitaliste, qui déterminent des conditions sociales différentes et qui déterminent un droit, une morale, une religion et une politique, des sciences, des arts différents.

Vous voyez qu'il y a dans ce mouvement, dans cette évolution économique, suivant la doctrine du déterminisme économique, l'explication scientifique de ce que nous appelons l'évolution sociale dans toutes ses formes et qui, dans notre pensée, n'est pas réduite simplement à être le reflet simple et immédiat des conditions économiques de chaque époque ou de chaque milieu géographique, mais qui en est le reflet indirect et complémentaire, qui a un développement relativement autonome, mais qui cependant, nous ne pouvons pas le nier, a ses racines dans les conditions économiques mêmes.

Or, même a priori, est ce qu'on peut affirmer que cet arrangement qu'on appelle capitaliste de la propriété privée doit être immuable dans les siècles à venir ? Il suffit d'émettre cette proposition, au point

de vue de la science, pour voir qu'il y a là évidemment une erreur, car rien n'est immuable.

Voilà la conséquence de la loi que tout change et tout se tient. Et c'est l'évolution économique de la propriété dans son arrangement qui produira ce changement des conditions d'existence, et nous verrons la soi disant nature humaine immuable s'adapter aux nouvelles conditions d'existence. Lorsque la nourriture, le pain, n'est pas assurée, il y a la morale du cannibalisme larvé ; lorsque le pain sera assuré par un autre arrangement, il y aura la morale de fraternité.

Voilà donc ce que sont au point de vue scientifique et général les rapports entre l'évolution économique et l'évolution sociale.

De sorte que je crois pouvoir résumer cette espèce de vagabondage intellectuel sur un sujet si vaste et si complexe, en disant que l'évolution scientifique et socialiste contemporaine est une sorte de réminiscence, je ne dirai pas d'une doctrine, mais plutôt d'une formule qui a eu son quart d'heure de renommée, qui est maintenant presque oubliée. Je crois cependant qu'il y avait en elle un noyau de vérité.

En France, Benoit Malon a parlé de « socialisme intégral » et je crois, après avoir étudié son ouvrage, qu'il ne repose pas sur des bases rigoureusement scientifiques. C'était un peu un confusionnisme sentimental, et c'est contre lui même que la réaction du marxisme français a eu une fonction utile pour fixer des idées positives et précises dans le cerveau du prolétariat et des hommes qui étudient la science sociale. Et cependant je crois que dans cette expres-

sion de socialisme intégral, il y a un noyau de vérité auquel il faut revenir, car toute école scientifique tend à sa propre exagération, et le marxisme n'a pas échappé à cette règle. Nous avons vu pendant plusieurs années le prolétariat être fixé exclusivement sur les questions économiques. Je crois que c'est là le fondement de la conscience de classe et même le fondement de l'évolution à venir, mais c'est un fondement ; ce n'est pas toute la vie humaine.

Il faut donc intégrer cette conscience socialiste qui a sa racine dans les conditions économiques, mais qui doit s'épanouir dans la vie morale, la sentimentalité. La science et l'art sont des parties de la vie humaine aussi bien que le salaire et le pain qui est la condition première de la vie, mais qui n'est pas toute la vie humaine ! *(Applaudissements.)*

Oui, le pain est la première condition de la vie ; l'homme qui a l'estomac vide est rebelle à toute noblesse ; il ne peut avoir un amour dans le cœur, une idée dans le cerveau. L'estomac nourri c'est la première condition de la vie, condition fondamentale. Voilà la vérité de cette doctrine du déterminisme économique. Mais l'estomac nourri n'est pas tout ; l'estomac nourri n'est qu'un organe satisfait ; il y a encore la fédération biologique des cellules dont l'individualité humaine est composée ; l'estomac doit se nourrir pour donner au cœur les battements pour tout ce qui est humain, fraternel, noble et grand ; l'estomac doit se nourrir pour donner au cerveau la force et l'énergie de connaître ce que les hommes de génie ont découvert ; il doit lui donner la force nécessaire pour goûter les beautés de l'art,

la beauté de la science, pour voir et sentir les beautés de la vie ; car nous ne croyons pas, nous, que la vie humaine soit une vallée de larmes, un champ de douleurs. C'est une théorie traditionnelle qui a été beaucoup prêchée, par ceux qui jouissaient de la vie, à ceux qui en souffrent ; c'était une morale et une théorie très facile que de dire : pendant que nous avons le paradis terrestre, vous vivez dans l'enfer de la terre, avec l'espoir du paradis dans le ciel. Mais nous, les partisans de la science expérimentale, qui voyons et étudions le fleuve dans la campagne, les arbres dans la forêt, qui voyons le soleil se coucher mais qui savons qu'il reviendra demain, amenant après le repos la lumière et l'énergie pour la lutte contre la matière, nous ne sommes pas pour la douleur, nous sommes pour la joie de vivre, car nous voulons que toute créature humaine, lorsqu'elle a donné son travail à la société dans la mesure de ses forces, ait sa part de joie, ait le plein épanouissement de sa personnalité non seulement physique, mais morale et intellectuelle. L'art ne doit pas être une chose exclusivement aristocratique, il doit être en outre la consolation et le confort des travailleurs, qu'ils sortent des laboratoires ou qu'ils sortent de l'usine ; l'art doit être ce qui rend le nid familial beau à voir, aimable, joyeux, au lieu de condamner l'humanité à rester dans des taudis, des masures où la guettent la maladie et la mort. *(Applaudissements.)*

Je m'aperçois maintenant que mon cerveau commence à s'échauffer et que je pourrais donner quelque développement plus particulier à ma pensée, la

montre m'oblige à ne pas abuser davantage de votre bienveillante attention ; il me faut conclure.

Nous avons vu que la force propulsive et directrice de l'humanité est la condition économique. Mais nous donnons à cette vérité inébranlable et scientifique, une signification plus complète en disant que la condition économique n'est pas toute l'existence. Et quand nous -disons condition humaine, nous entendons aussi bien la condition matérielle que la condition morale et intellectuelle, de sorte que pour nous la doctrine socialiste n'est pas seulement une doctrine économique, n'est pas seulement une doctrine politique, elle est encore une doctrine humaine dans le sens le plus large du mot. Je crois que l'homme qui arrive à la fin du XIXe siècle à se former une conscience socialiste, est l'homme qui est arrivé au développement maximum de la conscience humaine. Je crois moi que les phases de l'évolution économique arriveront fatalement à cet état d'assurance des conditions d'existence matérielle, morale, intellectuelle, dans lesquelles la nature humaine, soi disant égoïste, continuera à être égoïste dans les limites des nécessités de la survivance individuelle, mais où elle sera en même temps de plus en plus altruiste, parce que les sentiments de fraternité auront leur terrain solide, leurs racines profondes, leurs énergies inépuisables dans les conditions d'existence assurées.

Mais cette situation, qui fait que la propriété capitaliste arrivée à son maximum, engendre le retour à la propriété collective, est-ce que ce sera une phase d'évolution lointaine ou prochaine ? Il y a là une

question importante. Beaucoup de savants pensent que toutes les phases de l'évolution sociale doivent être passées d'une façon fatale et régulière, de même que l'individu passe de l'enfance à la jeunesse, à la virilité, à la vieillesse.

Je crois qu'il y a là un peu d'exagération. Oui, les phases de l'évolution économique doivent être traversées par chaque société, mais chaque phase peut être raccourcie et accélérée.

Dans mes voyages de propagande, il m'est arrivé, dans l'Italie méridionale, de constater des petits faits qui m'ont fait réfléchir, car j'ai vu qu'on peut arriver à traverser très rapidement les phases d'évolution. Et comme un fait social est un fait naturel qui doit avoir ses causes déterminantes, l'exemple est toujours instructif. Dans ces villages on est passé de l'éclairage au pétrole à la lumière électrique, en sautant la phase intermédiaire de l'illumination au gaz. Eh bien, je crois que dans l'ordre économique on peut raccourcir les phases soit par l'exemple des autres peuples, soit par solidarité internationale.

Et voici justement ma conclusion dernière, c'est que l'évolution économique et l'évolution sociale sont poussées par une loi d'accélération progressive.

En effet, une dernière objection que l'on fait à notre doctrine est celle ci : tout cela est vrai ; mais que de siècles pour arriver à changer les conditions économiques et cette terrible nature humaine... Combien de siècles, mon cher Ferri ; ni vos enfants ni vos petits enfants ne verront cela. Alors pourquoi se donner tant de peine.

Eh bien, je puis dire que j'ai vu des paysans aux cheveux blancs venir me serrer la main après ma propagande, me dire : Mon cher Ferri, je suis content. Et je disais : pourtant, tu ne verras pas le monde socialiste, mon vieux ! Oui, c'est vrai, mais je meurs plus content, car je sais maintenant que pour les générations à venir ce sera moins infernal que ce que j'ai souffert... (*Vifs applaudissements*).

Il n'est pas nécessaire de travailler seulement pour un but qui soit dans le cycle minime de notre existence individuelle. Le concept de l'éternité que la science ne nous permet pas d'avoir au delà de l'humanité, le concept de l'éternité nous l'enfermons dans l'humanité même ; c'est pour cela que nous nous croyons responsables envers nos descendants, envers nos enfants et neveux, et c'est pour cela que nous croyons de notre devoir d'employer nos cerveaux et nos cœurs à améliorer la destinée de ceux que nous ne verrons pas, mais pour lesquels et envers lesquels nous avons le sentiment de la responsabilité, parce que l'humanité à venir c'est notre foi de l'éternité et de l'élévation continuelle.

Mais, même en dehors de cela, est ce vrai qu'il faudra tant de siècles ? L'évolution universelle suit la loi de l'accélération progressive, comme dans la mécanique il y a le mouvement progressivement accéléré. Il a fallu des millions d'années pour réduire les nébuleuses à la forme du système solaire dont nous sommes une partie ; il a fallu non plus des millions, mais des centaines de milliers d'années à notre globe pour traverser ses différentes époques géologiques ; et il n'a fallu que des centai-

nes d'années pour passer de l'une à l'autre des grandes époques historiques. Ainsi donc les millions d'années nécessaires à la formation du système solaire deviennent des centaines de milliers d'années pour la formation des époques géologiques d'une planète ; et ces milliers d'années sont devenus des centaines d'années pour les périodes historiques, qui ne vont pas au delà d'une trentaine de siècles. Et dans le monde historique nous voyons que ce qui demandait des céntaines ou des milliers d'années dans l'humanité primitive, dans l'humanité contemporaine n'a parfois besoin que d'un siècle, quelquefois d'un demi siècle, quelquefois d'une dizaine d'années, car les inventions du génie humain pour dompter les lois de la nature et la résistance de la matière, avec l'application des méthodes expérimentales, ont fait comme des miracles. Actuellement, le monde contemporain fait en 10 ans des progrès qu'il n'aurait pas accomplis auparavant dans un siècle. Voilà la loi d'accélération progressive qui flamboie dans notre âme comme l'aboutissant des observations scientifiques.

Oui, il faudra des siècles à l'humanité pour arriver à réaliser nos rèves, mais elle pourrait bien arriver plus vite qu'on ne le croit superficiellement. Nous avons vu jusqu'ici les civilisations s'allumer et s'éteindre sur quelques parties de la terre, suivant une trajectoire allant torjours du sud est au nord-ouest, commencant à Babylone, passant en Egypte, en Grèce, à Rome, remontant à Gènes, Venise, Paris, Bruxelles, Londres

Sans cesse la trajectoire monte vers le nord-ouest,

mais c'est une civilisation qui représente l'épuisement du système nerveux et des énergies humaines ; une fois que ces foyers de civilisations se sont allumées et ont brillé en quelque endroit, ils s'éteignent et ne brillent plus, parce que les civilisations que nous avons vues jusqu'ici avec leur partage inégal des conditions d'existence matérielles, morales, politiques, ont toujours été des civilisations d'épuisement. Mais par le socialisme, le cercle des régions civilisées s'élargira de plus en plus dans tout le domaine de l'existence humaine, parce qu'aux civilisations d'épuisement succèderont les civilisations d'épanouissement humain.

Voilà notre foi scientifique, voilà notre foi humaine, à nous, voilà notre fièvre d'idéal, voilà le secret de notre force et de notre tranquillité d'esprit.

Nous sentons la crise morale que traversent beaucoup d'esprits faibles qui demandent un secours au Sauveur ou bien aux mystères d'au delà ; nous sommes tranquilles dans notre conscience, car nous avons la certitude de travailler pour l'humanité à venir, car nous savons que nous travaillons suivant les lois de la nature. La science nous a donné cet idéal, cette science dont on avait dit qu'elle tuait l'idéal dans le cœur des hommes et qui au contraire arrivera à transformer les crises économiques, politiques, sociales, en des phénomènes d'épanouissement moral et intellectuel, d'épanouissement humain !

(*Vives acclamations et applaudissements prolongés.*)

LIBRAIRIE G. JACQUES & Cie

1, rue Casimir-Delavigne, Paris

La librairie informe tous les groupes et tous les militants qu'elle leur constituerait des bibliothèques socialistes à des conditions exceptionnelles. Elle a commencé la publication d'une Bibliothèque d'études socialistes, *avec le livre de K. Kautsky, le théoricien si autorisé de la* Social-Démocratie *allemande, sur la question* Parlementarisme et Socialisme ; *bientôt paraîtra l'étude si célèbre et si suggestive de Marx sur la* Commune de Paris, *puis un autre ouvrage, de Kautsky encore, sur les* Luttes de classe en France en 1789, *exposé historique conçu d'après l'esprit du matérialisme historique et remarquable par sa lumineuse netteté.*

Paraîtront dans la même Bibliothèque les discours de J. Guesde réunis sous ce titre : Quatre ans de lutte de classe à la Chambre ; *les* Dialogues socialistes, *par Ed. Berth, essai de philosophie du mouvement socialiste moderne, où l'auteur, pour répondre à ceux qui accusent le socialisme de ne s'occuper que du « ventre », a envisagé les rapports de la doctrine socialiste avec la religion, l'art, le féminisme et la civilisation supérieure en général ; une étude, revue et complétée, sur l'*Avenir socialiste des Syndicats, *par G. Sorel, le théoricien marxiste français le plus original et le plus profond ; un*

recueil d'articles et de discours sur la question si palpitante et si actuelle de la neutralité des syndicats par Kautsky, Bebel, Strobel, Elm : c'est assez dire l'intérêt que présentera cette Bibliothèque, tant par la diversité des sujets traités que par la qualité des auteurs. Et grâce aux prix exceptionnels de souscription la librairie la met à la portée de tous les militants et de tous les groupes, car elle estime d'une importance de premier ordre la divulgation la plus grande possible d'une littérature socialiste sérieuse, solide et vraiment instructive.

En dehors de cette Bibliothèque la Librairie a publié aussi diverses brochures d'un intérêt également très grand pour la propagande : Qu'est ce qu'une Constitution, *de Lassalle, conférence célèbre du grand tribun socialiste allemand :* Onze ans d'histoire socialiste, *recueil des manifestes du P. O. F., document historique nécessaire à tous ceux qui veulent juger sainement des questions de tactique pendantes : la* Loi des salaires, *de J. Guesde : une conférence de Vandervelde.* Socialisme et Collectivisme, *où se trouve résumée, d'une manière saisissante, l'évolution industrielle moderne.*

Les souscripteurs pour les ouvrages composant la **Bibliothèque d'études socialistes** bénéficient d'une réduction de 40 % sur le prix marqué, port en plus. On peut souscrire dès à présent. Une carte postale avec adresse suffit.

Imprimerie Ouvrière d'Oyonnax (Ain)

GROUPE DES ÉTUDIANTS COLLECTIVISTES DE PARIS

Siège Social : 23, rue de Pontoise, 23
(PRÈS LE SQUARE MONGE)

PUBLICATIONS DU GROUPE

Publié par le Groupe seul

1. Jean JAURÈS . . . / Paul LAFARGUE . **L'idéalisme et le Matérialisme dans la conception de l'histoire** 40 c.
2. Gabriel DEVILLE . **L'Etat et le Socialisme** . . . . , . . 25 c.
3. G. PLEKHANOFF . **Anarchisme et Socialisme** . . . . 30 c.
(Epuisé)

A la Librairie Giard et Brière

4. E. VANDERVELDE. **La question agraire en Belgique** 20 c.
(Epuisé)

Dans la Bibliothèque du « Mouvement Socialiste »

5. E. VANDERVELDE . **Les Villes Tentaculaires** . . . . . 15 c.
6. L. de BROUCKÈRE **Le Socialisme et les Travailleurs intellectuels** . . . . 15 c.

A la Librairie G. Jacques et Cie

7. E. VANDERVELDE . **Socialisme et Collectivisme** . . . . 15 c.
9. Enrico FERRI . . **Evolution économique et Evolution sociale** (48 pages) . . . . . . 25 c.

Dans la Bibliothèque du « Mouvement Socialiste »

8. Jean JAURÈS . . . **Bernstein et l'Evolution de la Méthode Socialiste** . . . . 15 c.

POUR PARAITRE INCESSAMMENT

A la Librairie G. Jacques et Cie

10. **Compte Rendu Analytique du Troisième Congrès International des Etudiants et anciens Etudiants Socialistes,** tenu à Paris les 20, 21 et 22 septembre 1900, suivi des divers rapports présentés au congrès.

Publiée en commun avec le « Théâtre civique »

11. Jean JAURÈS . . **Art et le Socialisme** . . . . 20 c.

N. B. — En outre, les Conférences du Groupe ont paru :

A. MILLERAND. **L'Evolution Socialiste,** dans la *Revue Socialiste* de juillet 1895.

E. VANDERVELDE. **Le Cinquantenaire du Manifeste u Parti Communiste,** dans la *Revue Socialiste* de mars 1898.

FRANCIS DE PRESSENSÉ. **L'Angleterre et le Transvaal,** dans le *Mouvement Socialiste* du 15 janvier et du 1er février 1900.

Imprimerie Ouvrière d'Oyonnax (Ain)

Ferri, Enrico
Évolution économique et évolution sociale

